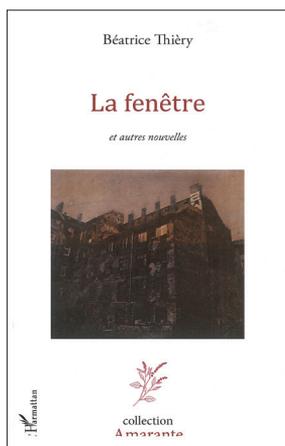


La Fenêtre

et autres nouvelles

BÉATRICE THIÈRY



L'art de la nouvelle n'est pas un exercice facile. Il s'agit, en peu de pages, non seulement de raconter une histoire, mais en plus de créer un monde imaginaire suffisamment crédible pour que le propos s'y déploie sans que le lecteur reste sur sa faim.

Béatrice Thiéry excelle dans la description des milieux qui entourent les protagonistes de ses nouvelles. Ils regardent autour d'eux, avec du recul, comme à travers une fenêtre. C'est du reste le titre de son ouvrage, *la Fenêtre*, où un veuf désœuvré observe, dans l'immeuble qui fait face à son logement, une fenêtre éclairée. Il repense à sa vie, à ses

choix, «avec une certaine amertume», et il imagine que derrière cette fenêtre vit un ancien amour de jeunesse jamais oublié et enfin de retour. Quand il ose se présenter à la porte correspondante, c'est un monde tout différent qui l'attend... Et le lecteur ne peut s'empêcher de se demander si cet homme va arrêter de rêver au passé et s'ouvrir aux réalités du monde.

Les huit autres récits mettent en place, parfois avec minutie, les lieux et événements qui ont forgé le quotidien de ceux qui les habitent. Et si chaque nouvelle concerne un personnage différent, leur vécu est chaque fois marqué par une perte, un abandon ou un deuil, qui entache leur vision : «Ce jour-là, mon enfance a basculé derrière une paroi de verre à travers laquelle j'aperçois les reflets très atténués d'un passé qui ne m'appartient plus.» (*La Valise.*) Il en résulte une profonde solitude qui empreint les souvenirs, les gestes quotidiens, les relations avec autrui : «Si bien qu'il avait appris à bâtir entre elle et lui un mur invisible qui, telle une armure, le protégeait...» (*Le Chat.*) Car il faut bien réagir. Peut-être trouver le réconfort en s'activant ? «Il y avait dans cette tâche quelque chose de répétitif qui, au lieu d'attiser ma tristesse, m'apportait un certain apaisement.» (*Sauvée des eaux.*) En cherchant, sans que cela soit un succès, la compagnie d'un animal : «C'était comme un miroir qui

m'aurait renvoyé ma propre image.» (*Jin Xing*)? Ou alors en allant jusqu'au crime pour ne pas devoir supporter une déception (*La Femme de sa vie*)? Ou tout simplement cultiver une sorte de résilience en traversant les jours avec «l'impression de vivre sur une île, à distance du reste de l'humanité». (*Un inconnu*.)

Deux des nouvelles apportent un éclairage différent. Il ne s'agit pas d'adultes marqués dans leur existence, mais d'enfants qui devraient avoir en principe tout l'avenir devant eux. Dans *Elle*, une enfant, malade, est abandonnée par sa mère. Elle sombre dans l'indifférence: «Je ne suis pas persuadée qu'elle reviendra un jour me chercher et je ne crois pas vraiment le souhaiter.» C'est ainsi que se forge un avenir fait de mélancolie.

Dans *Sur la voie*, deux fillettes font ensemble le chemin de l'école. C'est un moment empreint de rituels et de découvertes. Quand elles passent devant un garage où s'active un jeune homme, elles sont troublées: «Le futur, c'était sûr, aurait le goût du voyage et du dépaysement et du fruit défendu...» Tout près de l'école, passe une voie ferrée. Un jour, pendant les cours, un drame s'y déroule: «À la cantine tout le monde parlait du suicidé.» Les petites décident d'aller voir sur place et découvrent des traces morbides: «Plus jamais elles n'en avaient reparlé.» Quand, plus tard, le jeune garagiste se suicide aussi, elles ne vont pas voir les lieux, elles savent ce qu'elles vont y trouver... On ne peut pas parler de deuil ou d'abandon à proprement parler, plutôt la marche du temps, quand les enfants grandissent et apprennent à appréhender le monde. La période clé de la préadolescence est évoquée avec subtilité, un temps où «on se sentait plein d'exaltation et à la fois un peu triste, comme à la veille d'un départ pour un très long voyage». Qu'advient-il des fillettes?

La romancière nous invite à découvrir les chemins de la solitude. Ce faisant, elle nous interpelle sur notre façon de nous confronter aux deuils, petits ou grands, qui rythment nos vies. Et peut-être à trouver d'autres réactions que de s'enfoncer dans la tristesse. «Et pourtant, il leur aurait suffi de sortir de la ville pour découvrir, à quelques encablures, des forêts profondes où rôdaient toutes sortes de bêtes mystérieuses.» (*La Fenêtre*.) (Dominique Suisse)

Paris: l'Harmattan, 2017 (126 p.).

Née à Charleroi en 1961, Béatrice Thiéry a toujours aimé observer le monde et imaginer des histoires. Après des études de lettres à l'université de Lausanne, elle a exercé différents métiers: assistante sociale, enseignante, relectrice-correctrice. Elle vit et travaille à Porrentruy (quatrième de couverture).